

## La prière universelle

Mario Thériault

Numéro 125, hiver 2004–2005

Le jardin d'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41185ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thériault, M. (2004). La prière universelle. *Liaison*, (125), 31–32.

# La prière universelle

Mario THÉRIAULT

- EST-CE QU'ON EST OBLIGÉES d'aller à la messe ?
- Ça sera pas long.

Autour de la table surplombant le port d'Halifax, je m'assieds avec mes quatre compagnes de voyage : 14 ans, 13 ans, 10 ans et 10 ans. De larges raviolis carrés, légers, préparés d'une main de maître, pareils à des draps blancs sur une corde à linge. Du flétan plus frais que la sauce d'agrumes l'accompagnant. Des gnocchis baptisés « pommes de terre » pour vaincre la résistance de certaines convives. Un service d'une gentillesse mais vraiment hors de l'ordinaire.

- Je peux vous aider avec votre bijou ? demanda la maîtresse d'hôtel.
- O.K., répondit timidement l'une d'entre elles.

C'est ainsi que commença notre Congrès mondial acadien. C'est dans ce décor que se passa le flambeau de notre filiation. C'est dans ces regards de filles que nous avions quatre cents ans.

Je ne sais pas si les enfants ressentaient cette fébrilité ambiante ou si je me surprénais à répandre ce sentiment identitaire débordant, que j'ai souvent critiqué. Il était difficile de prendre le pouls d'Halifax-la-fièvre, trempée dans des siècles d'immobilisme bourgeois ; d'Halifax-la-militaire, où la citadelle fut en partie érigée pour préparer notre très grand voyage ; d'Halifax-l'entrepreneuse, qui travaille fort à s'actualiser et à se réinventer. Mais autour de notre table, nous étions contents d'être là.

Notre terre ancestrale, comme quelqu'un l'a baptisée, était grande comme la Nouvelle-Écosse. On prit la route de Grand-Pré. Un film d'une vingtaine de minutes expliqua aux enfants les temps forts de l'histoire des Acadiens.

- Pourquoi ne voulaient-ils pas prêter le serment d'allégeance ?
- Les Anglais étaient-ils tous pareils ?
- Qui s'occupait des enfants ?

Les questions étaient sincères et profondes.

Pendant la projection, j'étais stoïque, prétendant connaître toutes les nuances de ce voyage que je ne connaissais qu'en synopsis. Mais lorsque vint le temps de marcher sur la terre, l'émotion eut raison de moi. Il y avait là un saule pleureur, seul, large, serein, généreux, je vous jure qu'il devait avoir presque quatre cents ans. Et je me rappelais la voix du film qui expliquait comment, d'année en année, les Acadiens arrachaient au marais de la terre arable. Cette année, nous avons réclaté cinq acres. Cette année, nous avons réclaté sept acres. Cette année, nous avons repris vingt et un acres de terre... Et nous, qu'avons-nous fait de si ingénieux depuis, me suis-je demandé ?

Digby deviendrait ensuite le port d'attache pour une visite éclair dans la grande région de la baie Ste-Marie. À l'hôtel, les enfants jouaient. Les fillettes taquinaient les garçons. Entre la piscine et la pizza, ils couraient dans les

sentiers. Ils échangeaient des farces qui faisaient rire les filles à mourir. Mieux vaut mourir de rire...

Et les adultes, arrachés à leurs ambitions, se promenaient de véranda en véranda pour voir si la bière goûterait différemment d'une galerie à l'autre.

Au Dairy Bar de Meteghan, la dame était une Thériault.

C'est notre cousine ?

Probablement.

- Connaissez-vous Jean-Paul Surette ? Il joue au hockey à St-Antoine, mais il reste à Moncton.
- Non.
- Y'é bon joueur. C'est-ti votre première fois par icitte ? Vous devriez venir plus souvent. Ça fait longtemps qu'on attendait votre visite.

Les fillettes se regardent, perplexes, agrippées à leurs cornets de crème glacée comme des naufragées à un mât. Il y avait du vrai dans le propos de la dame, mais aussi de l'inconfort, celui qui est fait du mélange de reproche et de désolation, lorsque l'on est incertain de vouloir investir tant de temps dans des relations familiales si lointaines.

La route du retour passerait encore inmanquablement par Grand-Pré, pour la messe solennelle. On comptait trois chorales : une de par en haut, une de par en bas, une de la Louisiane, toutes constituées d'Acadiens et d'Acadiennes qui *aiment* chanter. Lina Boudreau est la soliste invitée. L'orchestre symphonique de la Francophonie est honoré de ce privilège. Dix mille Acadiens aussi. Paul Martin aussi.

- Est-ce qu'on est obligées d'aller à la messe ?
- Ça sera pas long.

Pendant la messe, pour ceux qui connaissent le rituel, il y a des phases planifiées qui permettent tour à tour la réflexion, la prière, le placotage, et la communion. Je me dois de mentionner l'« Ave Marie Stella », rendu de façon transcendante par la chanteuse. Sa voix chaude et ronde visait l'au-delà. Elle voulait savoir. Elle voulait des réponses. Elle voulait dire quelque chose qui n'avait jamais pu jusque-là se dire. Et les gens sur la butte, avec le site du Dérangement comme simple décor, voulaient aussi savoir, voulaient aussi dire leur étonnement, leur détermination. Et on était ébahis devant le mystère de notre simple présence, on entendait les pas, on tremblait dans les bateaux, on flambait dans les églises, on pleurait les enfants, on ne croyait pas notre chance, on ne savait ni crier la douleur ni décrire l'oracle.

S'il vous plaît, veuillez-vous lever pour les prières universelles.

**Pour les Acadiens, puissions-nous exprimer notre reconnaissance...**

*NDLR : Il est grand temps de changer de sujet. Quand pourrons-nous enfin cesser de ne penser qu'à nous ? Quand*

*pourrons-nous enfin reconnaître qu'en 2004, c'est nous qui sommes les gâtés de l'histoire ?*

**Pour nos amis anglophones, que la réconciliation...**

*TRADUCTION : Nous sommes nous-mêmes de culture anglophone. Comment faire autrement, après avoir été colonisés par eux pendant si longtemps ? Nous sommes davantage chez nous à Londres qu'à Paris, mais nous ne pouvons pas encore le dire.*

**Pour les déportés du monde entier...**

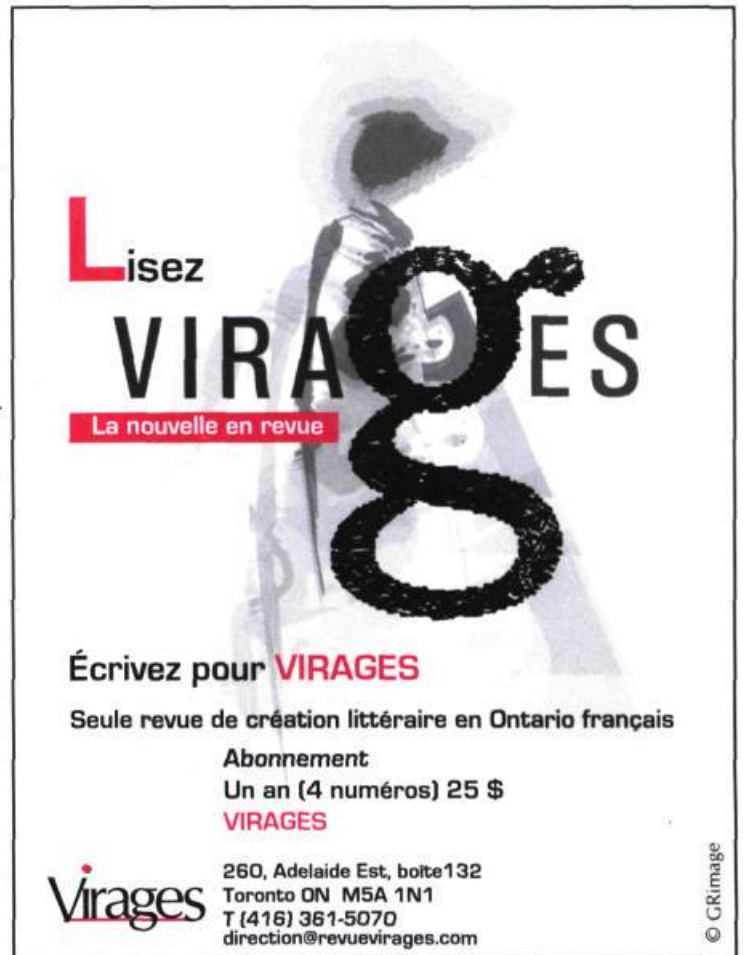
*POST-SCRIPTUM : Que faisons-nous pour eux ?*

Et après les prières, on donne la main à de purs inconnus, c'est un beau moment de la messe. « *The peace of Christ* », me dit la femme en profonds sanglots. Je tendis la main gauchement, ne sachant trop que faire. « *Where are you from ?* » demandais-je.

« *Alabama.* » En une fraction de seconde, j'avais tout compris. Elle m'avait procuré le même sentiment que le saule pleureur, seul dans son marécage.

Dans la fourgonnette, c'est le retour à Halifax pour le spectacle à la citadelle. Ce sera le temps de la grande joie, le tintamarre inaugural des filles, un spectacle de grandes sopranos, prêtes à réécrire le livre sur un air populaire, une autre communion de mélomanes, un nouveau bâtiment à bâtir, une nouvelle digue à creuser. ■

*Mario Thériault est auteur et entrepreneur et vit à Moncton avec sa conjointe et leurs trois filles.*



**L**isez  
**VIRAGES**  
La nouvelle en revue

**Écrivez pour VIRAGES**

Seule revue de création littéraire en Ontario français

**Abonnement**  
Un an (4 numéros) 25 \$  
**VIRAGES**

**Virages**  
260, Adelaide Est, boîte 132  
Toronto ON M5A 1N1  
T (416) 361-5070  
direction@revuevirages.com

© GRImage



**Ontario**

Office des affaires  
francophones

*Mes services en français... j'y tiens*

900, rue Bay - 4e étage - Édifice Mowat  
Toronto ON M7A 1C2  
416 325-4949 - 1 800 268-7507  
Courriel : ofa@ofa.gov.on.ca

